

Pour non-liseurs

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1998). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 40(2), 167–171.

Pour non-liseurs

FRANÇOIS BILODEAU
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Deux fois Debord : deux déceptions

J'ai eu deux fois des nouvelles de Guy Debord depuis qu'il est mort. La première, par personne interposée, dans *Pour Guy Debord* de Cécile Guilbert (Gallimard, 1996); la deuxième, dans *Panégryrique, tome second* (Fayard, 1997). Cécile Guilbert, qui tentait un accompagnement, m'a semblé rater la cible par trop de fébrilité. De son livre, j'ai tout de même retenu ceci, écrit par Debord je ne sais où: «Pour savoir lire, il faut savoir vivre» — programme de révolution en sept mots. *Panégryrique, tome second* m'a déçu bien davantage: presque uniquement des photos. Pourtant, déception ou pas, j'attends toujours des nouvelles de Debord, pour une raison simple: *Commentaires sur la société du spectacle* (1988, réédition Gallimard, 1992) brille comme un diamant.

J.-P. I.

Platonov et nous

Une des surprises de Vitali Chentalinski, quand les archives littéraires du KGB sont devenues accessibles, a été la découverte de plusieurs chapitres d'un manuscrit inconnu de Platonov, *Roman technique*, confisqué en 1933, accompagné d'un commentaire des instances dirigeantes dont la lecture laisse supposer que Platonov était suspect pour deux raisons principales: parce qu'il évitait «le

milieu des écrivains professionnels», et parce que ses écrits étaient «satiriques¹».

Ce *Roman technique* incomplet, inconnu jusqu'ici, le voici en français, traduit par Anne Coldefy-Faucard, précédé d'une traduction nouvelle du *Chantier* par Louis Martinez, traduction paraît-il plus fidèle au manuscrit que celle de L'Âge d'Homme, parue en 1974. Les habitués de Platonov reconnaîtront dans *Roman technique* un développement de l'étonnante nouvelle «La patrie de l'électricité²».

Comme plusieurs autres, ce livre de Platonov parcourt l'URSS au temps de la collectivisation forcée et de la dékoulakisation. Le comique des personnages y vient souvent, comme ailleurs, d'un surcroît d'énergie et de joie qui ne trouve pas de point d'application stable ou sensé, de sorte qu'ils rebondissent en tous sens pour des résultats minces, ou s'épuisent en discours empruntés où passe toute l'intensité dont ils disposent. Un moujik aux yeux jaunes, éteint et muet, est souvent témoin de cette débauche d'enthousiasme et de formules toutes faites et, sans bouger, rumine les événements dans sa barbe maigre. Il s'en trouve épuisé sans avoir rien fait, et passe un dirigeant local qui, le trouvant inerte et nul, lui casse distraitement la tête. C'est ainsi que l'activisme et les directives, sans prévenir, introduisent l'horreur dans la drôlerie.

Cette horreur peut paraître bien loin d'aujourd'hui, mais l'est-elle vraiment? Les périodes d'éclipse complète du droit, comme celle que Platonov décrit, ne créent pas l'horreur de toutes pièces. Elle la prennent là où elle était, active dans la société en temps ordinaire, sous une forme bénigne. L'éclipse du droit l'attise, la systématise, la rend

1. Voir Vitali Chentalinski, *La Parole ressuscitée. Dans les archives littéraires du K.G.B.*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 320-334.

2. Voir *La Ville de Villegrad*, Paris, Gallimard, 1971.

meurtrière, mais elle était là auparavant. La petite violence de la société ordinaire, qui ne la connaît pas? Il y a des endroits où elle devient plus que petite, au point qu'on ne sait trop comment y faire face.

Et je me demande parfois pourquoi la littérature d'ici, maintenant, porte si peu de traces de l'horreur tempérée de tous les jours. Elle semble fuir plus volontiers dans les fantasmes et le romantisme, ou dans l'abstraction, ou dans l'imagination historique, ou dans le misérabilisme comme méthode, qui grossit les abcès sans les percer. Y a-t-il quelqu'un qui regarde comment la société vit vraiment?

Judith Cowan, peut-être, dans les nouvelles qu'elle vient de faire paraître³. Néo-écossaise d'origine, serait-elle l'observatrice privilégiée qui manquait? Elle essaie de porter un regard juste et sensible sur des aspects de la vie personnelle et collective contemporaine que la littérature montre peu.

J.-P. I.

Spielberg vs Spielberg

«Si vous voulez que je vous écoute, monsieur Joadson, racontez-moi l'histoire de Cinque et de ses compagnons.» Voilà, à peu de chose près, ce que l'ex-président John Quincy Adams, au milieu d'*Amistad* de Steven Spielberg, répond au militant antiesclavagiste qui l'implore de prendre la défense de mutins africains emprisonnés à New Haven, en 1839. À la fin du film, Adams — qui, on s'en doutait, accepte l'offre de Joadson — se présente devant les honorables juges de la Cour suprême des États-Unis et prononce un discours ronflant sur l'égalité, *sans jamais raconter* l'asservissement, la traversée, la révolte puis l'arrestation des Noirs pour lesquels il plaide. Comme Adams

3. *More than life itself*, Ottawa, Oberon Press, 1997.

assure le lien entre ce qui se passe à l'écran et le spectateur, celui-ci se heurte à la contradiction... et ne tend plus l'oreille. Tantôt doté de la plus haute valeur, le récit se saborde au profit du message pieux; tel le Christ dans la Bible que découvre un compagnon de Cinque en prison, il meurt pour que l'âme du film accomplisse son Ascension. Dans *La Liste de Schindler*, un Spielberg édifiant luttait contre un Spielberg virtuose; déjà puéril, le combat est en voie de devenir stérile et risible.

F. B.

Nos armes civilisatrices

L'hiver dernier, tout le Canada s'est ému à l'idée fédérale de supprimer les mines antipersonnel dans le monde.

Manque de chance: quelques jours à peine après ces effusions (auxquelles on avait convié même des élèves du secondaire, pour renforcer le lien fédéral), on apprenait que les ventes d'armes canadiennes à l'étranger atteignaient de nouveaux sommets. Un ministre, gêné, commentait la nouvelle, rassurant l'opinion sur l'utilisation de nos instruments de mort, certifiant que nous n'usinons que des pièces mineures, tout à fait inoffensives, que nous ne vendons qu'à bon escient, après mûre réflexion, avec certaines garanties qu'on ne les utilisera pas, qu'on les achète uniquement pour faire plaisir au Canada, pour les recycler aussitôt en socs de charrues, si bien que nos instruments de mort, dès l'achat, deviennent partout des instruments de vie.

Je fabule, mais à peine.

Au lieu de se lancer dans ces apaisements laborieux, le ministre délégué au patinage aurait pu expliquer que les armes canadiennes sont supérieures aux mines antipersonnel sur au moins trois plans. Premièrement, elles assurent au Canada une petite place dans l'économie mondiale spectaculaire. Deuxièmement, elles nous donnent de précieux emplois, alors que les mines

antipersonnel, que nous ne produisons pas, ne nous donnent rien. Troisièmement, les armes canadiennes tuent proprement, pour la plus grande satisfaction de la conscience puritaine, que la vue des mutilations laissées par les mines antipersonnel met mal à l'aise. Optons donc pour l'armement pur, l'armement canadien, garanti sans culpabilité. Quand les mines antipersonnel auront disparu, nos armes se vendront davantage, et on assistera, dans tous les pays où il en manquait, à une surabondance de socs de charrues.

J.-P. I.